

Michael Yuvert

La Maladie du Diable



Je ne sais pas d'où, de très loin, j'entendis vaguement la conversation étouffée et faible de deux personnes. La voix calme et sûre d'un homme racontait quelque chose et la voix tendre et douce d'une femme l'approuvait. J'essayais de me forcer à écouter, mais je n'arrivais pas à comprendre de quoi ils parlaient. Il y avait des mots qui me semblaient être connus, mais je ne pouvais pas me souvenir de leur signification. Le sens d'autres mots était incompréhensible, mais cela ne changeait rien. Je devinai que, dans cette conversation importante, il s'agissait probablement de moi. Comprendre le sens des paroles me fut impossible. Les mots passaient à travers mon esprit sans s'arrêter, comme de l'eau glissant sur les doigts. J'essayais de saisir le sens, d'interpréter tout ce qui se passait, mais une toile sourde défigurait les sons connus, en les modifiant considérablement. Je me concentrai encore plus, mon cerveau cogitait à fond, mais je n'y arrivai point. Comme avant, je ne comprenais toujours rien. Cet effort conséquent m'épuisa. Je cessai de prêter l'oreille, je coupai le lien avec le monde extérieur qui me séparait de tout. J'aurais voulu comprendre ce qui se passait à l'intérieur de moi-même. La faiblesse engendrée par la peur englobait mon corps

impuissant. J'étais infirme, incapable de faire un mouvement. Je me sentais comme un vieillard décrépît et malade. En serrant plus fort mes dents, je tentai de chasser la faiblesse de mon corps et de me souvenir des faits passés. Je commençai à me poser des questions moi-même :

– Où suis-je ?

– Pourquoi suis-je couché et dans un état si pitoyable ?

– Qui sont ces gens dont j'entends les voix ?

– Et enfin, qui suis-je ? Quel est mon nom ?

Mais dans ma tête il n'y avait aucune réponse à ces questions simples. Mon cœur glacé se serra. Je ne me souvenais de rien de mon passé, comme s'il n'avait pas existé, et cela était terrible. En fait, je ne me souvenais absolument de rien. Ma mémoire était une feuille de papier vierge, où aucun mot n'était écrit.

Je fis de nouveau un effort en chassant de ma tête toutes les idées, toutes ces questions sans réponses. En cet instant, il me fallait me calmer, rétablir mes forces. Quelques minutes de cette détente, de l'état d'assurance donnèrent un résultat appréciable.

Je me sentis mieux. La panique, la faiblesse, la peur dévorante m'abandonnèrent. J'ouvris légèrement et furtivement mes yeux en écoutant avec attention la conversation. Deux personnes étaient penchées sur moi : un homme âgé avec de longs cheveux blancs et la barbe de la même couleur, et une belle jeune femme. Ils parlaient calmement, prêtant attention à quelque chose dans ma poitrine. J'étais sûr qu'ils faisaient quelque chose avec mon corps, mais mes efforts à provoquer un mouvement n'aboutirent à rien, je ne pouvais même pas faire bouger

l'auriculaire de ma main. Je laissai ces tentatives inutiles pensant que la conversation était plus importante. De nouveau je prêtai l'oreille et cette fois-ci je compris à grand-peine de quoi ils parlaient :

– Prends un échantillon d'ici, de sa côte, indiqua l'homme.

– Bien, Père, lui répondit la jeune femme.

L'homme continuait à parler :

– Nous avons assimilé et adapté tellement de choses dans son corps. Concernant les analyses spectrale et moléculaire, ça va être bon, on ne va pas les refaire. Cela prendrait beaucoup trop de temps.

L'homme était très certainement le supérieur, cela se sentait d'après l'intonation respectueuse de voix de la femme :

– Je vais mettre de suite ces cellules dans l'incubateur.

– Oui, Zéya, on ne va pas mettre cela de côté. Notre bel homme a besoin de sa compagne. On va finir avec lui et on va s'occuper d'elle.

– Père, nos appareils montrent que notre patient nous écoute.

– Comprend-il de quoi nous parlons ?

– Oui, Père, il comprend. Son apprentissage subconscient et hypnotique a déjà commencé. Mais il a engrangé encore trop peu d'informations sur la connaissance de ce monde.

– Je te félicite avec ton réveil, avec le début de ta vie ! Ces paroles m'étaient destinées.

Je cessais de faire semblant de dormir et j'ouvris les yeux. L'homme à cheveux blancs me regardait attentivement en me souriant. La compréhension, la

sympathie, le soutien ruisselaient d'une lumière claire et nette de ses yeux étincelants. Je me sentis de suite rassuré. La peur, l'angoisse de quelque chose de mauvais, d'inconnu, disparurent. Un sentiment extraordinaire d'apaisement calma mon inquiétude. Désormais, l'amour et la joie régnaient dans mon cœur. Je compris, peut-être même le je savais déjà, qu'ils étaient mes amis. Ils m'aimaient, ils souhaitaient que je fusse heureux. Ils faisaient quelque chose avec mon corps, probablement était-ce nécessaire dans mon propre intérêt. D'un ton doux, amical, comme un parent proche, l'homme continua à me parler :

– Tu es le premier homme sur cette planète. Je vais te donner un nom : Adam. J'eus l'impression qu'il lisait dans mes pensées. Il me dit :

– Ne t'inquiète pas. Tu ne te souviens vraiment de rien. Tu n'as pas encore de souvenirs. Ta vie a commencé il y a quelques jours. Et maintenant, repose-toi. Nous devons encore faire quelque chose dans ton corps.

Après ces paroles, une tendre et suave somnolence ferma mes yeux. Je m'endormis de suite d'un sommeil paisible, rafraîchissant, apportant le soulagement.

Cela reste étonnant, mais, en dormant, nous ne savons toujours pas combien de temps passe, une minute, ou bien quelques heures. Nos rêves nous montrent une autre vie, un autre état de nous-mêmes. Tout se passe autrement : les lois et les repères ne sont pas les mêmes, une autre dimension inaccessible à notre compréhension, d'autres règles apparaissent, d'autres événements étranges et inexplicables surviennent. Il est vraisemblable que personne n'y prenne garde, ne fasse aucune attention au temps

implacable et tout-puissant. Le temps impérieux qui règle tout dans notre vie réelle, physique, devient dans nos rêves une simple unité de mesure qui n'a ni signification ni pouvoir. Mais ce n'est valable que pour nos rêves. En effet, le sommeil ne représente pas la continuation de notre vie de chaque jour, et ce n'est pas que le repos. C'est quelque chose d'inconnu, de mystérieux, d'incompris pour les gens.

Je ne sais pas combien de temps dura mon profond sommeil. Quand je me réveillai, une autre femme que je ne connaissais pas était présente dans la pièce. Elle était toute jeune et douce, il semblait qu'elle luisît d'une lumière nette et blanche. Il était possible que ce fussent ces cheveux clairs et ses vêtements d'une blancheur de neige qui donnaient un tel effet. Sa voix sonore et pure comme le son d'une clochette me réveilla définitivement :

– Bonjour, Adam !

– Bonjour, répondit à ma place une voix enrouée, désagréable, étrangère.

– Je m'appelle Véda et ton nom est Adam. Comment vas-tu Adam ?

Je compris que Véda répétait exprès si souvent mon nom, pour que je puisse m'y habituer. De nouveau, cette voix d'un autre répondit :

– Je te remercie, Véda. Je me sens bien. Ce n'est pas possible que ma voix soit si terrible et enrouée, pensai-je avec anxiété.

– Adam, ta voix blesse l'oreille. Est-ce que tu peux parler un tout petit peu plus bas, s'il te plaît ? Cela va bientôt passer. Tes cordes vocales deviendront au fur et à mesure plus douces et élastiques. Très vite, le résonnement et le timbre de ta voix s'amélioreront.

Maintenant, essaye, s'il te plaît, de bouger un peu tes jambes et tes bras.

Mon cerveau envoya docilement des impulsions nerveuses vers mes extrémités. Je croisai lestement mes bras sur ma poitrine et pliai les genoux de mes jambes. A mon grand étonnement, mon corps était extrêmement léger et obéissant. Ces sensations étaient nouvelles et émouvantes pour moi. Véda souriait joyeusement, on aurait pu dire que c'était elle et non moi qui sentait son corps pour la première fois.

– Adam, appuie-toi sur le lit avec tes mains, mets tes jambes en bas et essaye de te lever tout doucement. On va t'apprendre à marcher !

Je m'assis avec précaution au bout de mon lit. Mon corps était musclé et fort. Les muscles en relief de mes bras et mes jambes se distinguaient sous ma peau. La légèreté extraordinaire, l'élasticité et la force me permirent de me lever sans tension et faire les premiers pas. A mon grand étonnement, ces premiers pas étaient tellement difficiles que j'arrivais à peine. Je savais comment il fallait marcher. Je savais quels mouvements je devais faire. Mais savoir comment faire et l'accomplir par le biais de ses propres efforts, ce n'est pas la même chose. La théorie sans la pratique, comme pour un oisillon sans plumage qui bat ses ailes, mais ne peut pas s'envoler.

Heureusement, Véda mit sur moi la ceinture de sécurité, sinon je me serais fait des bosses. A chacun de mes nombreux pas ratés, la ceinture de sécurité me soutenait d'une façon rassurante. Je restais suspendu en l'air en agitant bêtement mes bras et en houspillant mes jambes malhabiles et désobéissantes, comme un poulain réfractaire et têtue. Cela dura jusqu'au moment où la sensation de l'équilibre arriva et où j'appris à

diriger mon corps. Il s'avère que l'habilité à marcher est un grand art. Je ne pus marcher plus ou moins correctement qu'après quelques jours. Toutefois, je n'enlevai pas la ceinture de sécurité. Je ne peux pas affirmer que j'en avais besoin, mais avec elle je me sentais plus sûr. Avec elle, j'étais protégé de chutes imprévisibles.

Me souvenant de ces premiers jours de ma vie, il n'y a que des moments joyeux et heureux dans ma tête. Les périodes tristes n'existaient point. Je me sentais en permanence entouré de soins attentifs, même dans les vécus les plus simples de la vie. C'était plutôt la compréhension mutuelle d'amis, sans se forcer. Même l'air que je respirais était imprégné de la bonté et de l'amour vaste et dévorant. Je pensais que le bonheur, l'humeur joyeuse, l'attention et l'amour de toutes les personnes autour de moi étaient la norme et la loi de la vie. Je considérais que ça ne pouvait pas être autrement. Il est vrai qu'il me fût difficile parfois d'assimiler les nouveaux renseignements, les nombreuses sortes d'informations qui m'envahirent en un flot puissant. Avec d'autres hommes, créés de même ici, nous assimilions des connaissances différentes dans les classes d'études pendant la journée et sous les rayonnements hypnotiques lors de la nuit. Le monde inconnu et mystérieux ouvrait ses secrets peu à peu devant nous. Nous apprenions de nouvelles notions et phénomènes, les noms des objets, des plantes, des animaux, ce qui nous paraissait être infini. Retenir tout cela était impossible. Pourtant, avec chaque nouveau jour, notre maison terrestre devenait de plus en plus hospitalière en nous manifestant sa bonté. Nous apprenions à vivre en harmonie avec la nature, en conformité avec

les principales lois : la création, l'humanité et l'amour.

Le centre de formation où nous faisons nos études et habitons se trouvait au milieu d'une vaste vallée. Les jardins aromatiques, odoriférants et embaumés fleurissaient autour des bâtiments peu élevés, de différentes couleurs, du quartier d'investigation scientifique. Les rectangles rangés des champs alternaient avec les plantations soignées des vignes. Partout, même dans les endroits les plus retirés de jolies fleurs éclatantes poussaient. Divers oiseaux exotiques gazouillaient joyeusement dans les couronnes des arbres. C'était un vrai paradis sur terre. Et ce n'est même pas le fait que tout ce qui est nécessaire à la vie humaine y était en abondance. L'existence de l'harmonie dans les relations comptait à l'époque pour les hommes. Nous étions contents de nos rencontres, de nos discours, de nos échanges, nous étions comme des amis proches, mieux, comme des frères et sœurs. Et ce ne sont pas que des mots : cela fut réellement ainsi.

Bientôt je fis connaissance avec des femmes qui étudiaient dans le même centre. Je ne sais pas si cela fut le fruit du hasard, mais parmi elles une seule attira tout particulièrement mon attention. Elle me répondait à mes avances. Le prénom de mon élue était Eva. Comme je l'appris plus tard, elle était l'homme numéro deux, créée après moi, et d'après moi : elle fut faite d'une partie de mes côtes. Néanmoins, je pense que la raison de notre sympathie mutuelle n'était pas en cela. En effet, je lui plaisais, et elle me plaisait vraiment. Nous éprouvions l'un envers l'autre quelque chose de plus qu'un simple attachement. Ce sentiment enflammait de plus en plus nos cœurs, nous

étions comme deux parties d'une seule essence. Il est possible que notre Père le souhaitât ainsi, ou peut-être n'était ce que le hasard. Quoi qu'il en soit, je ne voulais pas me séparer d'Eva, même pour une seule minute.

Nous passions nos journées en préparant les cours, apprenions à faire les repas, à soigner les animaux, coudre des vêtements, faire la vaisselle et fabriquer quelques meubles, et encore beaucoup d'autres petites choses nécessaires pour la vie de chaque jour. Il s'avère que pour enfoncer un simple clou dans une planche, application et entraînement sont indispensables. Nous avons passé nos nuits avec Eva dans une maison isolée tout au bout de la ville. Notre maison n'était pas grande, mais confortable, des plantes avec de jolies fleurs bleues odorantes entouraient ses murs. Dans notre chambre il y avait beaucoup de lumière dans la journée et il faisait assez chaud et agréable dans la nuit. Nos relations sexuelles étaient calmes, modérées et profondes. Eva aussi bien que moi éprouvait dans notre intimité des sensations éclatantes, fougueuses. Cette passion ne voilait pas notre raison, n'enlevait pas nos facultés, étant plutôt gérable.

Nous n'étions pas les seuls humains dans le centre de formation de notre petite ville. Environ une centaine de personnes créées artificiellement y vivaient, nos professeurs habitaient de même ici. C'étaient eux qui nous apprenaient toutes sortes de science. Nos précepteurs étaient aussi des hommes, comme nous. Ils nous ressemblaient en tout, mais seulement en apparence. Très vite je remarquai qu'entre les hommes et nos professeurs certaines distinctions à peine perceptibles existaient. Je relevai

qu'aucun d'eux ne mangeait avec nous. Je notai même que l'un d'entre eux buvait simplement de l'eau, sans s'alimenter. Ne réfléchissant pas longtemps sur cette énigme et afin d'obtenir la réponse j'allai chercher Véda. Avec son aide, je fis mes premiers pas, c'était elle qui m'apprit tant de choses. J'éprouvais envers Véda non seulement de la reconnaissance, mais quelque chose de plus, quelque chose qui ressemblait à mes sentiments vers Eva. Encore un souci insoluble, il est probable que Véda sût mes sentiments, se doutant de ma passion. Elle me distinguait quand même parmi les dizaines d'autres hommes, mais sans plus. Elle ne me permit pas de passer cette limite où l'intimité commençait. Nous restions simplement des amis. Cette fois-ci, Véda m'écouta attentivement, me sourit avec douceur et répondit :

– Tu as raison, Adam, nous sommes différents. Tu commences juste à comprendre ce monde, apprendre les noms des animaux et des plantes. Tu ne le sais pas encore, mais beaucoup d'eux ont été nommés par moi-même. Il est possible que notre différence soit là. A propos, j'aurai voulu te demander une chose. Y a-t-il des mots qui sont difficiles à prononcer ? A ton avis ? J'ai tâché de prendre en considération toutes les possibilités de prononciation dans vos discours.

Cette réponse de Véda ne dissipa point mes doutes. Alors, je me décidai à utiliser une petite ruse :

– Concernant les mots, ça va très bien. J'arrive à les prononcer facilement. Mais ce n'est pas ce que j'aurais voulu apprendre. Je pense que la différence entre nous consiste en quelque chose d'autre. Je ne sais pas comment te l'expliquer. Tu es une autre, tu n'es pas comme Eva.

– Adam, tu donnes libre cours à ton imagination. Nous vous avons créés comme nous-mêmes. Suivant notre forme et notre image. Il n’y a pas de différence entre nous, je suis comme ta chère Eva.

Malgré toute son intelligence et toute sa perspicacité Vêda tomba dans ce petit piège. Triomphant ma victoire à la dérobée, je dis le plus calme possible :

– Je souhaite avoir des preuves.

– Quelles preuves puis-je te fournir ?

– Déshabille-toi, s’il te plaît ! Montre-moi ce que tu caches sous tes longs habits.

Vêda éclata d’un rire joyeux :

– Tu es rusé, Adam ! Et bien, d’accord, tu as gagné. Généralement, c’est un secret. Vous, les humains, ne devez pas le savoir. Il faut que tu comprennes, cette connaissance peut influencer sur votre évolution, limiter votre choix. Le fait de savoir son avenir est loin d’être une utilité, un avantage, ce qui peut paraître de prime abord. Très souvent une telle connaissance fait rentrer un homme dans un cadre étroit, restreignant sa liberté, exerçant une influence sur notre choix, étranglant l’initiative et la soif de vivre. La personne dit à soi-même : « Pourquoi dois-je le faire ? En tout cas tout se passera ainsi et pas autrement ». Cela écrase, défigure le sens de la vie. L’homme baisse les bras, les envies de rechercher et de réaliser s’éteignent en lui. La Terre est ma première planète où je travaille d’une façon quasi indépendante, sous la direction de Zéya. Mais peu importe. Adam, tu es le premier homme à la création duquel je participais. Tu es mon préféré, ma faiblesse.

Promets-moi que personne ne saura ce que je vais te raconter.

Je voyais que Véda ne plaisantait pas. Voilà pourquoi je mis dans mes paroles tout mon sérieux et toute ma fermeté :

– Je te le promets, Véda. Tu peux me raconter, tu peux me faire confiance, je garderai le secret.

Nous allâmes dans un grand parc magnifique qui se trouvait à côté du laboratoire où elle travaillait. Nous nous installâmes dans l'ombre d'un arbre couvert de grandes fleurs de couleur rose sur les branches. Véda s'assit gracieusement sur un banc bas et large. Elle me raconta une histoire extraordinaire. Voici son récit :

– Quelque part, dans le centre du système infini de l'univers, se situe un immense Etat entouré d'un collier des soleils brillants, brûlants et en même temps si tendres. La race suprême, puissante, parfaite des êtres sensés habite là bas. Ils s'appellent les Célestes.

Dans leur évolution ils sont passés à travers de grandes épreuves et ont surmonté d'immenses difficultés : des épidémies dévastatrices, des maladies mortelles, des guerres destructives, sanglantes. Ils ont vécu l'expérience des grimaces du destin capricieux. Leur race connaissait des épreuves. Les Célestes ont atteint le comble inaccessible où la perfection et l'harmonie commencent. Ils sont montés sur la marche supérieure du développement. C'était plutôt le piédestal leur donnant la première place en tout.

Ils ont la raison pure, libre de toute passion et tout vice. Leur puissant Etat s'étale sur des centaines des planètes en même temps, partout dans l'univers. Dans leurs mondes, sur leurs planètes, la nature intacte,

pure, vierge alterne avec de grandes villes. Même dans les endroits les plus éloignés il est impossible de trouver une décharge fétide ou des montagnes d'ordures. Au contraire, dans les domaines où ils s'appliquent tout s'améliore, fleurit et se développe. En constructeurs parfaits, ils ont bâti des édifices spectaculaires, d'une forme architecturale gracieuse et raffinée. Ce sont de vrais ornements précieux d'une civilisation supérieure, accomplie. Les rivières bleues et fraîches alternent avec les jardins fleurissants et les prairies infinies bariolées d'herbes variées. On voyait au loin les sommets rayonnants des montagnes couverts d'un brouillard argenté.

Le calme, l'apaisement, la quiétude, la paix et l'usage, l'abondance matérielle et la liberté personnelle, tout y était mis aux ordres du sentiment clair et pur : l'amour.

Mais il y avait de même d'autres types de planètes dans ce monde surprenant. Certaines d'entre elles étaient couvertes d'océans de méthane en furie, les autres étaient de chaotiques entassements de sombres rochers. Il existait des planètes qui étaient tellement chaudes, presque brûlantes, que la vie se logeait très haut dans le ciel, sur les plantes volantes.

Par exemple, Véda elle-même naquit sur une planète nébuleuse, couverte des collines tristes et désertes. Le terrain sec, brun rouge envenimé se trouvait sous ses pieds. Les oxydes des métaux étant partout y donnaient une telle couleur. Même les plantes étaient de sale couleur roussâtre de rouille. Des nuages bas et bruns filaient dans le ciel en couvrant complètement la lumière du soleil brûlant. Les éclairs d'un violet vif déchiraient sourdement l'atmosphère irrespirable.

– Certainement, tu n’aurais rien trouvé d’intéressant sur ma planète natale, Adam, affirma Véda. La sensation opprimante de pesanteur, de maladresse, de manque de confort envahissait un homme sur une telle planète. Pourtant, les habitants locaux ressemblaient en même temps aux humains et aux grandes sauterelles, aimaient cette couleur roussâtre agressive.

Comme Véda, une partie des Célestes mena le début de sa vie dans les conditions semblables. Quand le temps de vie sur cette planète s’acheva, Véda passa dans une autre forme de vie : l’énergie pure. Mais elle souhaitait continuer à vivre dans les conditions ressemblantes à sa planète natale. Je me souviens, je coupai son récit en ajoutant :

– Maintenant j’ai compris pourquoi les murs dans ta chambre étaient d’une couleur si rousse, pâle, fanée.

Véda continua :

– Tu as raison, Adam. Cette couleur est le souvenir de ma première planète, où ma vie a commencé, où mon enfance et ma jeunesse se déroulèrent.

Le corps dans lequel Véda se trouvait à l’heure actuelle ne ressemblait point à son premier corps et aucunement à son être immatériel, énergétique : la boule d’énergie pure. Tous les Célestes à l’âge adulte avaient une telle apparence, sauf s’ils effectuaient certains travaux nécessitant le port des corps – enveloppes, scaphandres originaux.

– Tu ne peux pas imaginer combien mon corps énergétique, impondérable me manque, comme je souhaite de nouveau être légère, voler, me dorloter dans les rayons de la radiation solaire. Tu ne me

comprendras pas, Adam, de telles sensations..., il faut les éprouver par soi-même. J'avoue qu'avant d'y être habituée, je me sentais dans mon corps actuel comme un petit oiseau enfermé dans une cage. Votre corps terrestre, comme d'ailleurs et le mien issu de ma planète natale, est primitif, maladroit et imparfait. Adam, quand tu finiras ta vie sur Terre, tu deviendras toi-même : un vrai Céleste, comme moi. Là, je t'aiderai à faire connaissance avec tout le charme, toute la fascination de l'univers infini, je te montrerai la planète où je suis née, ma maison dans le pays des Célestes où j'habite maintenant. A propos, cette maison ainsi que le paysage ressemblent beaucoup à ma planète natale. Tout simplement parce que ça me plaît, ou il est possible que ce soit l'habitude. Ça peut paraître étrange, mais nos habitudes représentent la dernière chose à laquelle nous sommes prêts à dire adieu, même les milliers d'années plus tard, se mit à rire Véda.

Je l'écoutais attentivement, tâchant de ne laisser passer aucun mot, et Véda continua à raconter avec entrain :

– Dans le monde des Célestes l'amour est à la source de tout phénomène. Il ne s'agit pas d'un amour égoïste par rapport à une ou quelques personnes, mais de l'amour général, universel, l'amour de chacun envers tout le monde sans exception. Il est impossible de l'imaginer et très difficile d'expliquer. Dans cette société il n'y a pas de jalousie, haine, méchanceté, offense : ces ennemis terribles de l'humanité qui se font passer pour ses amis. Ici le mensonge n'a pas l'air de la vérité et la vérité n'est pas fausse. Des maladies poignantes n'y mettent pas en état spasmodique les corps des souffrants impuissants.